

INFORMATIQUE

Corps dansant

Virginie Garcia,
Régine Chopinot,
Steven Cohen
dans *O.C.C.C.*,
pièce
chorégraphique de
Régine Chopinot
créée en mars
2006 à la Chapelle
Fromentin à La
Rochelle puis au
Centre Pompidou.

Enveloppés, grands pliés, sauts attitudes... ces termes, familiers aux amateurs de danse contemporaine, et les mouvements auxquels ils se rapportent, n'ont plus de secrets pour une équipe d'informaticiens de l'Université de La Rochelle.

La raison ? Un partenariat original, parfait exemple de multidisciplinarité, entre des chercheurs du L3I (laboratoire informatique image interaction) et le Ballet atlantique Régine Chopinot (Barc).

A l'origine de cette démarche, la Maison des sciences de l'homme et de la société (MSHS) de La Rochelle, alors dirigée par Stéphane Bécuwe assisté de Nathalie Garreau, qui organise une rencontre et crée le lien entre danseurs et informaticiens.

C'est le début d'un long travail commun de recherche, baptisé *Corps dansant*, qui va donner lieu à une thèse sur l'aide à la «caractérisation du mouvement dansé». L'objectif est de mettre au point un appareillage capable de filmer un danseur exécutant un mouvement et de classer ensuite ce geste de façon automatique, en le rapprochant de «mouvements de référence» préalablement connus du système (base de données établie conjointement).

Chaque semaine, pendant deux ans, Bertrand Vachon, animateur scientifique du projet, Samia Boukir, enseignant-chercheur, et Frédéric Chenevière, qui effectue sa thèse sur le sujet, suivent avec assiduité les ateliers de Régine Chopinot

pour s'imprégner du mode de communication entre la chorégraphe et ses interprètes. Aux côtés des chercheurs, cinq danseurs participent aux trois séances de «capture» du mouvement organisées en collaboration avec le Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême et la société XD-Productions de Paris, également partenaires du projet.

Là, jetés et enroulés bassins côtoient algorithmes et modèles de Markov cachés¹ dans un ballet étrange et futuriste. Le danseur, harnaché dans un équipement comprenant quinze capteurs placés aux principales articulations, évolue dans un champ magnétique. Chacun de ses gestes entraîne des variations de ce champ, permettant de suivre l'évolution des positions des marqueurs dans l'espace au cours du temps. Une fois la capture terminée, les chercheurs disposent alors, pour un mouvement donné, d'un ensemble de trajectoires suivies par les marqueurs. Ainsi numérisé, le mouvement est prêt à être exploité par le système.

A la fois recherche sur le mouvement et défi technique, *Corps dansant* réussit l'exploit d'allier l'esprit artistique à la précision scientifique. «L'aventure repose toujours sur des êtres», songe Régine Chopinot. Celle-là, réunissant deux univers si différents, fut belle, «passionnante et profondément enrichissante», juge avec enthousiasme Bertrand Vachon. La thèse de Frédéric Chenevière (qui travaille aujourd'hui dans une société de services en ingénierie informatique à Sophia Antipolis, l'un des hauts lieux de l'informatique française) a marqué une étape importante dans l'évolution du projet. Les travaux se poursuivent au L3I et une nouvelle doctorante, Fida El Baf, a repris le flambeau. Objectif de sa thèse : réaliser la capture de mouvements sans marqueurs, directement à partir des données vidéo. «Cela permettra d'affranchir les danseurs des contraintes techniques liées à la capture et d'alléger considérablement leur travail.»

Axelle Partaix

1. Un modèle de Markov caché peut être vu comme «une machine à produire des phrases». En informatique, il s'agit d'un automate particulier.



Tristan Jeanne-Vales, agence Enguerand

50 ANS D'ACADÉMIE DE SAINTONGE

«Un peu comme les anciennes vestales, le rôle de l'Académie de Saintonge est de signaler, et ce faisant d'œuvrer pour la vitalité de culture charentaise», affirme François Julien-Labruyère, directeur de l'Académie depuis 1996, dans l'ouvrage collectif qui retrace l'histoire de l'institution depuis sa création en 1957. C'est un précieux document pour l'histoire culturelle, en particulier

pour qui veut approfondir la notion d'identité saintongaise (*Cinquante ans de l'Académie de Saintonge, un jubilé pour la culture régionale*, éd. Le croît vif, 310 p., 25 €).

Lors de sa séance publique annuelle, l'Académie a remis douze prix et médailles, et reçu deux nouveaux membres, le conteur charentais Pierre Dumousseau, et l'historien et écrivain Alain Quella-Villéger, un Poitevin d'adoption né à Rochefort.

SAINT-MARTIN-DE-RÉ

La société face à ses «hors-la-loi»

EXPOSITIONS

Claude Pauquet : «Au bout des certains» au château d'Oiron, du 18 novembre au 27 mars 2007, et «Figure imposée n° 5» à la chapelle Jeanne d'Arc de Thouars, du 18 novembre au 20 janvier.

Kôichi Kurita : «Terres du Poitou-Charentes» au musée Sainte-Croix de Poitiers, du 7 novembre au 28 janvier.

«Splendeurs baroques de Naples» : dessins des XVII^e et XVIII^e siècles, au musée Sainte-Croix de Poitiers, du 25 octobre au 4 février.

François Peyrat : sculptures en raku, à la galerie Louise-Michel à Poitiers à partir du 7 décembre.

«Pierre Joseph» : au Frac Poitou-Charentes, à Angoulême, du 6 octobre au 2 décembre.

«L'aventure orientale : entre art, documents et commerce», photographies 1860-1914, à l'espace d'art contemporain des Voûtes du port, à Royan, du 10 novembre au 21 janvier.

«Ouroboros» : dix artistes pour un texte de Louis Calaferte édité par Tarabuste, à la médiathèque de Saintes, du 3 octobre au 9 décembre.

Jean-François Feuillant : «J'habite là», à l'espace Art contemporain de La Rochelle, jusqu'au 18 novembre.

Photographie : Israël Arino Torres au Carré Amelot à La Rochelle, jusqu'au 3 novembre, puis John Craven, du 18 novembre au 23 décembre.

C'est un regard très moderne sur l'histoire des bagnes coloniaux français que nous propose l'exposition *Itinéraire d'une utopie* présentée dans la nouvelle aile, tout récemment inaugurée, du musée Ernest-Cognac à Saint-Martin-de-Ré. Au travers de l'évocation de la politique pénitentiaire passée, elle aborde des thèmes au cœur de débats très actuels, tels la colonisation, l'esclavage ou le traitement sociétal de la délinquance et de la criminalité.

Les bagnes coloniaux sont nés sous Napoléon III d'une utopie politique portée par deux projets : poursuivre le développement des colonies et éliminer de la métropole les individus indésirables.

L'exposition retrace l'itinéraire des condamnés, leur regroupement dans la citadelle de Saint-Martin dans l'attente de leur embarquement pour la Guyane ou la Nouvelle-Calédonie, la traversée vers les bagnes, le quotidien des forçats sur place, leurs souffrances et leurs espoirs. Sont évoquées également quelques grandes figures de l'abolitionnisme, dont le combat a abouti à la fermeture des bagnes coloniaux en 1938, puis la réalité présente avec les «nouveaux bagnes».

La présentation muséographique est, elle aussi, résolument innovante. Cheminant à travers des ambiances sonores et visuelles contrastées évoquant les différentes étapes du voyage, et mettant en scène des centaines d'objets, de documents, d'images, de témoignages, grâce aussi à des dispositifs interactifs, le visiteur est immergé dans l'environnement politique, social et culturel de l'époque. D'observateur, il devient acteur virtuel de cette histoire, et partie prenante des débats qu'elle suscite encore de nos jours.

Mireille Tabare

Exposition jusqu'au 30 septembre 2007. Tél. 05 46 09 21 22
musee.st.martin@wanadoo.fr



Coll. Jean-Claude Hérandeau - Musée Ernest-Cognac

SOFIA QUEIROS

De quoi dirais-je vivre

«**P**arce que le monde doit être peuplé Alors d'huîtres», bouche fermée, ou, si on l'ouvre, c'est pour mentir, pour apprendre à sept ans la dureté. Ou comme une porte, une parenthèse, un temps, l'un ou l'autre, le temps d'accueillir vos visiteurs, l'un ou l'autre, vous ne les distinguez pas, tous ceux qui viennent vous visiter comme un cimetière, ils s'inquiètent de ce que vous mangez, voudraient vous faire parler, et ils repar-

tent, vous laissant seule avec vos voix, vos questions. Celle-ci (qui donne son titre au livre) : «De quoi dirais-je vivre.» «De rien», vous répondez, vous connaissez votre réplique, votre rôle, dans ce théâtre qui est la vie, dans ce temps qui est (*un temps*) une didascalie, et le second acte après *Coccinella 7-punctata* d'une pièce qui aurait pu s'intituler *Vivre avec sa solitude*. Puisque celui qui avait su vous arracher à votre rocher et à votre «Côte Bruyère» s'est retiré. Il s'est retiré comme la mer se retire. Non comme ces visiteurs qui vous clouent le bec. Il revient toujours. Et toujours, promesse faite de sa protection, vous déballez vos horizons.

Denis Montebello

Sofia Queiros vit à La Rochelle.

De quoi dirais-je vivre est publié par Etre et Connaître (96 p.) ainsi que son précédent recueil, *Guérir les saisons*.



Bruno Veyssset

ANDRÉ LÉO

Marianne

Au XIX^e siècle, quelques-unes des pages les plus acides de la légende noire de Poitiers ont été écrites par Hyppolite Taine et Jules Sandeau, auteur du cruel et définitif «Poitiers est un tombeau» dans *Mademoiselle de la Seiglière*. Et, on le sait moins, par André Léo, cette grande figure de l'émancipation des femmes, née Léodile Béra à Lusignan en 1824, connaissait bien Poitiers où elle situe la première partie de *Marianne*.

Ce roman écrit lors de son exil en Suisse (elle fut proscrite après le coup d'Etat du 2 décembre 1851) a d'abord été publié en feuilleton dans *Le Siècle* en 1877. Il vient d'être réédité, avec une préface de Fernanda Gastaldello, par l'Association des publications chauvinoises qui a déjà réédité *Un mariage scandaleux* et publié le biographie d'Alain Dalotel, *André Léo*,

la Junon de la Commune (*L'Actualité* n° 67, janvier 2005). Jeune, belle, orpheline, riche héritière, Marianne est accueillie chez les Brou, des parents poitevins,



JSG Fonds L. Desroches

bons bourgeois conformistes. Le père est médecin, le fils étudiant en médecine, la mère issue de paysans enrichis et la fille à marier. Intelligente, généreuse, sensible à l'injustice et à la pauvreté, Marianne va ébranler certitudes et conventions tant dans la famille qu'à l'extérieur en s'intéressant au milieu ouvrier.

André Léo, fille de notaire devenue féministe et révolutionnaire, tire à boulets rouges sur l'hypocrisie, la morale étriquée, l'aveuglement politique de la bourgeoisie de province. Et en premier lieu, elle fait refuser à Marianne l'avenir qu'on lui réserve, c'est-à-dire l'amour et le mariage, «pour les jeunes filles, seul roman en deux chapitres.»

Jean-Luc Terradillos

Association des publications chauvinoises, 214 p., 20 €

YVES BAROU

Le bonjour d'Alfred

«**L**e monde de mon enfance se déchirait entre l'univers douillet et protégé de ma mère et le monde extérieur, attirant et inquiétant à la fois, sur lequel mon père semblait régner en maître.» Ce monde c'est Châteauneuf, le faubourg ouvrier de Châtellerauld qui, jusqu'en 1968, vivait au rythme de la manufacture d'armes.

Yves Barou y est né en 1947. Sa mère tenait une de ces épiceries où l'on trouvait un peu de tout, aussi bien des boîtes de sardines que des scorsonères et rutabagas, et surtout en bonne place près de la caisse de grands bocaux de bonbons vendus au poids ou à l'unité, notamment les petits caramels mous à 1 F (1 centime). Toujours dehors, son père négociait et troquait avec les paysans des graines, des aliments pour bétails, des engrais. Fils de meunier arrivé de Thuré en 1933, Alfred Barou était vite devenu une figure de Châteauneuf, et pas seulement parce qu'il payait sa tournée dans les cafés, très nombreux à l'époque. «Il incarnait le peuple et sa solidarité naturelle», écrit son fils qui, lui, a quitté le quartier depuis longtemps, d'abord pour faire des études – il est maintenant directeur des ressources hu-

maines chez Thales. *Le bonjour d'Alfred* salue ce père plein de verve et de malice qui lançait des paris insensés comme, par exemple, chasser des alouettes toutes plumées. Au-delà du personnage extravagant et attachant, ce livre évoque l'histoire d'une famille rurale qui s'est greffée en ville via le petit commerce et le monde ouvrier.

Yves Barou a recueilli des témoignages et consulté des archives, ainsi son livre est parsemé d'événements qui ont marqué l'histoire sociale et la mémoire collective. Par exemple, pendant l'Occupation, il rappelle que le 26 novembre 1942, mille ouvriers de la Manu ont cessé le travail et chanté la *Marseillaise*; trois semaines plus tard, treize communistes étaient arrêtés et déportés.

Il y a aussi l'amusement et le pittoresque : la pêche au saumon dans la Vienne, la fête de l'île Cognet, les courses de la Pédale châtelleraudaise, les exploits des Bigotphoneux – pour être admis dans cette fanfare sans instruments, il fallait boire 12 pastis pendant les 12 coups de midi...

Yves Barou serait-il nostalgique ? «Non, dit-il, car tout n'était pas rose. J'ai voulu transmettre une mémoire pour que nos enfants sachent comment vivaient leurs

grands-parents et n'oublie pas d'où ils viennent. Et aussi pour rappeler des valeurs comme celle-ci : chez nous, le grand-père avait deux barriques de vin, l'une pour la famille, l'autre pour les gens de passage. Il était impensable que quelqu'un passe à la maison sans prendre le temps de boire un coup.» **J.-L. T.**

Geste éditions «Témoignage», 172 p., 20 €

